

LE

MÉNESTREL

Le Numéro : 0 fr. 30

MUSIQUE ET THÉÂTRES

HENRI HEUGEL, Directeur

Le Numéro : 0 fr. 30

Adresser FRANCO à M. HENRI HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.

Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.

Abonnement complet d'un an, Texte, Musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus

SOMMAIRE-TEXTE

I. Le Secret de Beethoven (1^{er} article), RAYMOND BOUYER. — II. Semaine théâtrale : premières représentations de *la Marche forcée*, au Palais-Royal, de *l'Ange du foyer*, aux Nouveautés, et de *Tout Paris au Harem*, à la Cigale, PAUL-ÉMILE CHEVALIER. — III. Berlioziana : *Benvenuto Cellini*, JULIEN TIERSOT. — IV. Revue des grands concerts. — V. Nouvelles diverses, concerts et nécrologie.

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour :

DERNIER BAISER

nouvelle valse très lente de RODOLPHE BERGER. — Suivra immédiatement : *Chanson de Grand'mère*, n° 1 des *Pièces légères*, de I. PHILIPP.

MUSIQUE DE CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT : *les Yeux clos*, nouvelle mélodie de J. MASSENET, poésie de A. BUCHILLOT. — Suivra immédiatement : *Sonnez les matines*, n° 3 des *Jeunes Chansons sur de vieux airs*, de GEORGES HÜE, poésies d'ANDRÉ ALEXANDRE.

LE SECRET DE BEETHOVEN

à Madame Lucie Delarue-Mardrus,
à notre grand poète des « Horizons ».

Je ne sais plus quel directeur de périodique retournait à un poète son manuscrit intitulé Dieu, prétextant que le sujet « manquait d'actualité »... Pareil reproche ne saurait, n'est-ce pas, s'adresser à celui qu'il nous a toujours plu d'appeler le dieu Beethoven : car sa divinité semble plus actuelle que jamais.

BEETHOVEN ! syllabes profondes au prolongement grave ! Ce nom seul, qui troublait Schumann, en dit plus long que toute glose : ce nom, dont le mystère évoque l'image léonine du dieu cordial et farouche ! A ce nom, s'illumine un vaste front lourd de pensée, s'élève une voix réconfortante et puissante, telle une consolation qui naîtrait de la douleur. Aucune rhétorique de la plume ou du pinceau n'égallera jamais ce frisson : BEETHOVEN !

Qu'est-ce que Beethoven ?

« Un pauvre grand homme, sourd, amoureux, méconnu et philosophe, dont la musique est pleine de rêves gigantesques ou douloureux... (1) ».

Tel était, vers 1855, l'écho dernier des exaltations romantiques. Mais, cinquante ans plus tard, pourquoi ce regain d'honneur ? Pourquoi, parmi tant de capricieuses métamorphoses, cette adoration perpétuelle ? Oui, nos opinions, folles filles de Don Juan,

(1) H. Taine, *Voyage aux Pyrénées*. — Cf. l'admirable page sur Beethoven, dans Thomas Graindorge (1867).

courent sans trêve à de nouveaux objets ; « les points de vue changent à chaque instant », disait déjà Delacroix, le plus classique des romantiques et le plus mélomane des peintres : et le dieu Beethoven reste droit sur son piédestal intact. Tout s'écoule, et son image domine le flux et le reflux des nouveautés, la crue menaçante du fleuve où le sage affirme qu'on ne se baigne jamais deux fois... Partout et toujours, et plus que jamais, l'éclat souverain de ce grand nom ! A lui, vers lui, montent toutes les prières incrédules, tendent, vers ce phare douloureux dans la nuit, toutes les désillusions, tous les naufrages ; à lui, port salutaire et grandiose, reviennent éperdus ceux qui s'embarquaient cavalièrement pour Cythère...

Quel est donc le secret de ce prestige divin ? Quel est le secret de Beethoven ?

I

LE PRESTIGE DE BEETHOVEN EN 1905

à Félix Weingartner.

Un instant, il est vrai, les snobs voulurent traiter de banales ces hautes consolations que les philistins, leurs aïeux, traitaient d'incompréhensibles : les neuf symphonies, ces neuf Muses ? Simples ornements de vestibule ou de péristyle, simples « levers de rideau » (*sic*), avant l'audition de quelque monumental fragment wagnérien... Peu s'en est fallu que sa musique de chambre n'allât rejoindre, au cabinet des vieux amateurs poudrés, celle du bon Haydn ou de Philippe-Emmanuel Bach ! Ses *lieder* ne valaient plus rien, simples « mélodies de café-concert » pour intellectuels : notre humble imagination se déclare incapable d'avoir inventé ces mots...

Mais ces temps récents semblent déjà lointains, aussi lointains que l'heure timorée qui taxait la « troisième manière » du Maître d'aventure géniale, de dernière lueur d'un génie qui vas s'éteindre, ou, plus simplement, de rêve apocalyptique et babylonien. C'était l'époque bourgeoise où Delacroix, le premier, trouvait Beethoven « toujours triste et trop long » ; l'ouverture de *Léonore*, même le n° 3, lui paraissait la parfaite image du chaos ; adorateur fiévreux du riant Mozart, il comparait les inventions de Beethoven à des « ruines », il parlait sans flamme « de ces élans sombres et violents qui sont presque tout Beethoven, — lequel n'a jamais pu faire de théâtre », ajoutait-il en oubliant ce *Fidelio* qui nous parlera tout à l'heure ; et le peintre, en plein romantisme, écrivait au sortir de l'hôtel Pimodan, sanctuaire de Boissard : « Je demandais à Barbereau s'il avait pénétré tout à fait les derniers quatuors ; il me dit qu'il faut encore une loupe pour tout apercevoir, et peut-être faudra-t-il toujours la loupe. Le principal violon me disait que c'était magnifique, et qu'il y avait toujours des endroits obscurs. Je lui ai dit témérairement que ce qui restait obscur pour tout le monde, et surtout pour les violons, l'avait été, sans doute, dans l'esprit de son auteur.



Cependant, ne nous prononçons pas encore; il faut toujours parier pour le génie ». Sage témérité, datant du 29 juin 1854!

Alors, Beethoven éblouissait. On a murmuré depuis: Beethoven pâlit... Mais son astre victorieux au ciel musical est demeuré notre étoile de première grandeur. Et si, parfois, de petites causes ont favorisé de grands effets, Goethe, plus justement, avait raison d'affirmer « que de grands effets supposent toujours de grandes causes ». L'examen de ces causes sera notre conclusion. Questionnons, d'abord, les effets. Enumérons rapidement les témoignages, les preuves de ce rayonnement, de ce culte radieux au seuil obscur du XX^e siècle, et particulièrement au printemps incertain de sa cinquième année.

Beethoven occupe la pensée: sa *Correspondance* est publiée, traduite, analysée, prélude à de plus importants travaux qui seront une thèse, un livre, deux livres (1)... Un *Monument* s'ébauche. Un festival groupera bientôt l'orchestre Colonne sous la fervente direction de Félix Weingartner au Nouveau-Théâtre, pour ressusciter, en quatre séances, les neuf symphonies et quelques grands concertos du dieu. Camille Chevillard, devant son orchestre, Édouard Risler, devant son piano, composent, aussi magistralement que simplement, de véritables séances Beethoven; et si les concerts du Châtelet viennent de nous accorder la série des neuf symphonies (en commençant avec humour par la *Neuvième*), cette *Neuvième* avec chœur, que l'Ouvreuse n'appelle pas inconsiderément la *Cardiaque*, est toujours un événement au Nouveau-Théâtre: on se croirait à la séance du dimanche 8 mars 1840, au Conservatoire, initiant un auditeur obscur nommé Richard Wagner « aux mystères de l'art véritable » (2). Chacune des symphonies, d'ailleurs, s'imprime en vedette sur nos affiches, multicolores comme nos goûts; la *Pastorale* fait recette; avec l'*Ut mineur*, on refuse du monde; la *Septième*, en *la*, que le renchéri Delacroix déclarait « divine », est devenu le *preislied* des *Kapellmeister* des deux mondes, chacun se trouvant orfèvre, comme M. Josse, sans pourtant prétendre à la main de la fille de maître Veit Pogner; le concerto en *mi bémol*, X^e symphonie, X^e Muse, est la pierre de touche des pianistes: et de grands étrangers s'y montrent petits... Voici Joseph Joachim, septuagénaire, après Armand Parent, juvénile, qui vient nous dérouler la série des quatuors. Ce n'est pas tout: une nouvelle *Société Beethoven* se fonde sur le même programme. Le « jeune homme de soixante-quinze ans », Mathis Lussy, prend la *Sonate pathétique* pour exemple, en scandant la mesure selon les lois inédites de l'*Anacrouse*. Cet *op. 13*, ainsi que le merveilleux *op. 27*, l'*op. 53*, l'*op. 57*, l'*op. 67*, dédié à Kreutzer, s'inscrivent partout. Et plus de menu musical qui se respecte sans l'une, au moins, des six dernières sonates, ou l'un des sept derniers quatuors (sans oublier la *Grande Fugue*, *op. 133*, ce bloc michel-angesque, ô Joachim!). Les derniers quatuors vont-ils devenir populaires?

Autres témoignages, autres preuves, empruntées, dirait Delacroix, « à la silencieuse puissance de la peinture, qui ne parle qu'aux yeux et qui s'empare de toutes les facultés de l'âme »: preuves plastiques, invoquées déjà dans notre série des *Peintres mélomanes* (3), tableaux, dessins, estampes, médaille classique ou gravure de commerce, portraits vulgaires ou déclamatoires, et bustes byroniens. Ce n'est pas d'aujourd'hui que « d'illustres ou d'obscurs rapins » ont enrichi largement l'iconographie beethovénienne: tout un musée, depuis la miniature bourgeoise de 1802, contemporaine des origines de la « bienheureuse surdité » qui se devine plus profonde dans le beau testament d'Heiligenstadt que dans la traditionnelle symphonie en *ré*, — jusqu'à l'émphatique portrait de Schimon, vingt ans après, à l'heure où le Maître ne pouvait plus entendre les bravos mêmes qui saluaient la jeune Schröder-Devrient illuminant une reprise de son *Fidelio*, sublime confident de sa solitude! En fait de portrait, rien n'égale la majesté du masque funèbre...

Mais les compositions suppléent aux documents: des peintres ont évoqué naguère un jeune Beethoven romantique improvisant au clair de lune, un vieux Beethoven misérable composant dans son intérieur en désordre; d'autres lui ont dédié leurs œuvres inspirées par la nature; un autre intitule *Beethoven* un groupe d'auditeurs affalés prétentieusement dans un atelier; nous avons même découvert un architecte, un sculpteur mélomanes et beethovéniens, l'un délaissant héroïquement les maisons de rapport afin d'élever « un temple aux religions futures, à la musique pure, à Beethoven »; l'autre, amoureux des *Symphonies*, voulant personnifier dans la physionomie d'un buste aimable ou tragique l'état d'âme que réveille au fond du souvenir chacune des neuf Immortelles... Il est vrai que le regretté poète de la forme qui crayonnait d'après ses visions musicales, avouait lui-même « n'avoir point osé »: mais si Fantin-Latour n'a rien laissé d'après Beethoven, l'estampe contemporaine a montré moins de scrupules. Lithographes et graveurs sur bois rivalisent de nobles cauchemars et d'évocations astrales. Les graveurs sur bois surtout sont beethovéniens: ils aiment à placer le libérateur de leurs soirées parmi les Mages. Les sculpteurs, à leur tour, entrent en lutte afin d'évoquer mystérieusement dans la glaise cette image divine de la souffrance humaine. Et le grand front ressuscite, avec la muette éloquence de ses plans puissants...

Toute religion se montre expansive, en multipliant les images: le culte de Beethoven ne déroge point à cette loi. Qui dit religion dit amour; et l'amour peintre ou poète est prolifique...

Voilà donc les preuves. Avant d'aborder les causes, il faut prévenir une objection capitale. Il y a quelques années à peine, l'explication du problème était bien simple: Beethoven était encensé comme précurseur de Wagner. — « Wagner-Messie, Beethoven-précurseur »: c'était, brièvement, tout le *credo* du siècle. Mais l'heure musicale n'est pas immuable: elle a changé; le crépuscule n'a point seulement envahi les parois de nos Salons et les toiles de nos peintres... Et Wagner, nous l'avons dit (1), n'était pas uniquement un génial poète-musicien, mais un profond psychologue quand il découvrait « que la musique est femme »! Tandis que les foules arrivent à peine au wagnérisme, le bon ton du dernier genre n'est-il point de paraître ou même de se dire *anti-wagnérien*? — Déjà! — Mais qui se proclame *anti-beethovénien*? Serait-ce alors que le dieu Beethoven était inconsciemment le précurseur de M. Claude-Achille Debussy? — ou, plutôt du signor Pietro Mascagni, puisque la musique de nos soirs se partage entre l'éclat du fait-divers et la pudeur du rêve? Le merveilleux *opus 27*, qui vibre amoureux sous les doigts lunaires de nos plus exquises fées du piano, serait-il donc le devancier mystérieux de notre intimité musicale? Patience! En France, d'ailleurs, observons que Beethoven a toujours trouvé bel accueil, et cela malgré l'opinion contraire, et cela depuis 1810, depuis le 9 mars 1828 où le héros de l'*Éroïca*, géante symphonie demain centenaire, ressuscitait au Conservatoire, « sous l'admirable direction d'Habeneck ».

Comme un dieu réveillé qui marche dans son temple,

et depuis le 27 octobre 1861, dimanche inoubliable du premier concert Padeloup! Beethoven n'est donc pas un chapitre nouveau de notre éducation musicale, qui fut lente. Mais, aujourd'hui plus que jamais, alors que les yeux las paraissent hésiter entre le crépuscule et l'aurore, son étoile brille comme Jupiter sur nos têtes: le temps est venu d'interroger le ciel, d'expliquer la nouvelle intensité du rayon par des faits nouveaux, de souligner cette recrudescence dans la persistance, de la célébrer, enfin, l'année même du centenaire de ce *Fidelio* qui contient le grand secret de Beethoven.

Beethoven adoré! N'est-ce pas un signe des temps, un bon signe?

(A suivre.)

RAYMOND BOUYER.

(1) De MM. Jean Chantavoine (chez Alcan), Vincent d'Indy (chez Laurens).

(2) Richard Wagner, *Souvenirs*, traduits par Camille Benoit (1884); page 39.

(3) Cf. *le Ménestrel*, novembre 1900, février 1901, et particulièrement, le n° du 3 février 1901: Chapitre XII. — *D'après Beethoven*.

(1) Cf. *le Ménestrel* du 11 octobre 1903: *Petites notes sans portée*, n° 83. — *Pourquoi l'influence de Wagner a-t-elle baissé?*